

STALINE

Edition électronique réalisée par Vincent Gouysse à partir du n°47 de la revue Europe paru en décembre 1949 (numéro spécial).

WWW.MARXISME.FR

STALINE

EUROPE publie aujourd'hui, pour la première fois, une conférence sur Staline, faite par Jean-Richard Bloch en 1946, pour l'Association France-U.R.S.S.

Au moment où la mort l'a foudroyé, Jean-Richard Bloch achevait de rassembler les éléments d'un livre dont cette conférence aurait été le noyau. Ce qu'il pensait faire, ce n'était pas une biographie où la vie entière de Staline aurait été racontée. Mais il aurait voulu tenter de donner une image plus complète de cet homme extraordinaire tel qu'il l'avait perçut directement, et à travers les innombrables récits recueillis pendant son long séjour en U.R.S.S.

Ce livre est en notes dans ses papiers. Il n'a malheureusement pas eu le temps de le rédiger.

Quand j'ai annoncé mon intention de parler du maréchal Staline — ou plutôt de Staline, avant comme après le maréchalat — tout le monde s'est étonné de mon audace.

Pourquoi ?

On se fait des idées ténébreuses sur l'U.R.S.S., sur le Bolchevisme, sur les Bolcheviques. Quand on parle de l'U.R.S.S., tout le monde pense à un continent mystérieux. Il n'est pas de petit journaliste, américain ou autre, qui ne se croie autorisé à raconter n'importe quelle sornette sur ce qui se passe là-bas, persuadé qu'il lui suffit de situer la scène sur le territoire de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques pour que les plus grosses sottises soient gobées par ses lecteurs.

Une des raisons de ce fait se trouve dans les précautions que les événements historiques ont obligé les Soviétiques de prendre et qui aboutissent à restreindre sur leur territoire certaines facilités de circulation, parce qu'elles seraient immédiatement utilisées pour des fins hostiles et en vue du sabotage et de l'espionnage.

Des exemples ? Ils abondent. En voici un qui donne raison à la prudence du gouvernement soviétique, prudence dont l'effet a été de nous conserver une chance de victoire dans la guerre dont nous sortons.

Au moment où notre gouvernement — enfin, ce qui nous en tenait lieu, en 1940 — avait le projet ingénieux d'entrer en guerre avec l'U.R.S.S., à propos de la Finlande, le G.Q.G. de l'armée de l'air français, interrogé par le Haut Commandement sur les moyens de frapper l'ennemi éventuel, l'U.R.S.S., par un bombardement des puits de pétrole de Bakou et de Batoum, avait dû avouer que, faute de photographie de ces régions, il était impossible de les bombarder utilement.

Mais revenons au sujet qui nous occupe.

Parler de Staline, n'est-ce pas soulever des problèmes redoutables ? Qu'est-ce qu'on n'a pas dit sur la figure de cet homme ? Un tyran oriental, un tsar, un autocrate, un homme enfermé dans la solitude du Kremlin et se dissimulant à la vue de son peuple, etc.

Barbusse disait une fois à Staline :

« Savez-vous qu'on vous considère en France comme un tyran qui n'en fait qu'à sa tête, et un tyran sanguinaire par-dessus le marché ? »

« Il s'est rejeté en arrière sur sa chaise, en proie à son gros et bon rire d'ouvrier. »

Le même Barbusse a justement écrit quelque part :

« Si on met du temps à comprendre ces gens-là, ce n'est pas à cause de leur complication, mais à cause de leur simplicité. » Parole profondément juste comme nous allons le voir.

Si je me crois autorisé à parler de Staline, ce n'est pas parce que j'ai de lui une connaissance livresque, c'est que non seulement j'ai, comme beaucoup de milliers de personnes, aperçu Staline à plusieurs reprises dans des manifestations publiques à Moscou, mais parce que j'ai eu le privilège de l'approcher personnellement.

J'ai passé en U.R.S.S., depuis mon départ clandestin de Paris, en avril 1941, quarante-quatre mois, sur lesquels quarante-deux ont été ceux d'une guerre atroce où l'U.R.S.S. a joué son existence.

J'ai vécu là-bas dans la société des plus grands écrivains soviétiques, dans celle d'un certain nombre de diplomates français et étrangers, dont notre excellent ministre d'alors, M. Roger Carreau.

J'ai approché un certain nombre de dirigeants ou d'exécutants de la politique soviétique et de chefs de l'Armée Rouge. J'ai été englobé enfin — et si ce fut l'occasion d'une extrême angoisse, ce fut aussi l'occasion d'une expérience inappréciable — j'ai été englobé dans l'évacuation brusque de Moscou au 16 octobre 1941.

A ce moment-là, comme des centaines de milliers de gens, j'ai plongé, si je puis dire, au cœur de la masse même du peuple soviétique. J'ai partagé avec lui ses craintes, je me suis confondu avec la foule des trains d'évacuation, j'ai logé avec ma femme et d'autres évacués dans une maison de paysans, de la vieille ville de Kazan, ensuite vécu des semaines en billet de logement, au sein d'une famille tatare, puis passé bien des mois en différentes villes de l'Oural.

Malade, j'ai connu le régime, la vie, la confraternité de ces merveilleux hôpitaux soviétiques.

Revenu à Moscou en 1943, j'ai retrouvé des contacts avec ce qu'on appellerait ici l'élite, avec les chefs responsables de certains organismes d'État qui m'avaient demandé de travailler avec eux.

Ici, je dirai au passage quelque chose : lorsque la guerre a éclaté, on me demanda immédiatement ma collaboration au secteur français de la radio d'État, laquelle dépend du Comité Central du Parti Bolchevique ; et bientôt après au secteur français du Bureau d'Information, qui dépend directement des Affaires étrangères. A cela se sont ajoutées les perpétuelles demandes d'articles pour tous les grands journaux de la capitale et de la province.

Or quelles directives générales ai-je reçues ? En tout et pour tout, ceci : *Dites aux Français tout ce qui peut entretenir leur courage, et dites aux Soviétiques et aux pays étrangers où nous allons envoyer vos articles tout ce qui peut servir la cause de la France*» Voilà !

Et plus tard, quand la Résistance Française se fut affirmée par des actes publics, je fus sollicité sans trêve, par les instances suprêmes d'où dépendent à la fois la radio et le Bureau d'Information soviétiques, d'écrire, pour la presse chinoise, la presse des Indes, la presse du Levant, de l'Égypte, d'Amérique du Sud, et au fur et à mesure de la libération, pour la presse roumaine, la presse bulgare, etc., des articles racontant, exaltant l'épopée du peuple français, de sa résistance, de sa lutte, de ses sacrifices, de son héroïsme.

La Bulgarie n'était pas libérée depuis trois jours que Georges Dimitrov me faisait demander des articles de fond destinés à informer sur la résistance de la France le peuple bulgare, tenu dans l'ignorance de ce qui s'était passé ici pendant tout le temps de l'hégémonie allemande.

Pourquoi est-ce que je dis tout cela ?

D'abord pour qualifier très exactement l'atmosphère de ce moment-là, et qui est celle de nos rapports avec l'Union Soviétique, de ce qu'ils devraient toujours être, atmosphère d'affection et de confiance.

Je dis cela également pour donner une idée générale des conditions dans lesquelles j'ai pu recueillir ma documentation générale sur Staline.

Il a été écrit sur lui beaucoup d'ouvrages.

Je les ai lus avec soin. Beaucoup apportent des faits et des précisions intéressantes. Mais ces faits et ces précisions demandent à être insérés dans le torrent de la vie et dans la réalité de l'expérience vivante. C'est ce que j'ai essayé de faire.

Lorsque j'ai entrepris l'étude systématique de la vie, de l'action et des ouvrages de Staline, j'ai été frappé de leur transparence, de leur limpidité, de leur clarté. C'est au point que si Staline était français, tous nos petits chroniqueurs ne manqueraient jamais d'employer à son sujet l'expression « logique cartésienne ». Il n'y a personne de plus « cartésien » que Staline.

Seulement, comme il est soviétique et qu'il aggrave même son cas en étant géorgien, alors on va chercher, dans les romans d'aventures et les slogans sur une Asie de convention, toutes sortes de colorations sensationnelles.

Cela est beaucoup plus romanesque. Seulement il y a à cela un grand malheur, c'est que cela est complètement faux. Pourtant tout ce qui touche à la politique de l'U.R.S.S., aux fameux procès, aux plans quinquennaux, est imprimé là-bas, produit au grand jour, dans de bons et gros bouquins et rapports sténographiques, traduits dans toutes les langues — qu'un chacun peut acheter, qui sont en vente partout.

Il en est ainsi des comptes rendus sténographiques des Congrès et Conférences du Parti bolchevique, des Congrès de la Troisième Internationale.

On est venu nous dire, à propos des plans quinquennaux et de l'Armée Rouge, quand l'U.R.S.S. eut montré quelle était sa force :

« Ah, on ne savait pas ! On nous avait tout caché... ! »

Et non seulement Hitler a parlé ainsi ; mais des gens de chez nous et de chez nos Alliés.

Je le répète, tous les discours de Staline, de Molotov, de Kaganovitch, de Mikoïan, etc., avaient *révélé*, point par point, tous les dispositifs des plans quinquennaux, avec chiffres à l'appui, statistiques, renseignements sur les usines, etc. Et qu'on n'aille pas dire que cela était faux et truqué ! Les faits ont prouvé la véracité de ces comptes rendus. Lorsqu'on vient également nous parler, avec des tremblements dans la voix, des sombres projets politiques du Kremlin, il y a également à cela un malheur, c'est que cette politique a toujours été exposée en pleine lumière et qu'il suffisait d'un peu de travail pour se procurer à ce sujet toute la documentation souhaitable.

Seulement une telle méthode de travail ne fait l'affaire ni de la paresse générale, qui est celle de la plupart des informateurs, et, j'ai regret à l'avouer, de la plupart des diplomates. Cela ne fait pas l'affaire non plus de l'incuriosité qui est celle de la plupart des esprits. Cela ne fait pas l'affaire enfin de la méfiance congénitale et de la malveillance congénitale qu'on s'étudie à entretenir contre le pays de la révolution bolchevique.

Donc, ceux qui attendent de moi du « sensationnel » seront déçus.

On ne peut même pas, à proprement dire parler d'une *biographie psychologique* de Staline, sur laquelle on ait loisir de s'étendre avec complaisance.

Non pas que Staline, comme tant de petits freluquets veulent nous le faire croire, vive dans les ombres du Kremlin. Staline vit en pleine lumière, et rien de ce qu'il fait, aucun de ses gestes ne restent cachés au peuple soviétique.

Mais il y a quelque chose qui n'existe pas en U.R.S.S., c'est ce que nos amis américains appellent la « presse jaune », c'est-à-dire une presse qui vit uniquement des détails personnels et croustillants sur la biographie intime des personnages en vedette.

Staline se présente à nous uniquement comme le serviteur de la révolution bolchevique, de l'État socialiste et du peuple soviétique.

Kalinine, qui est mort depuis peu et qui l'a bien connu, a écrit un jour une phrase d'une portée considérable, qui nous donne la clé d'un des aspects les plus nouveaux pour nous de la vie soviétique.

Kalinine a écrit : *La biographie de Staline apparaît comme une partie très importante du mouvement ouvrier révolutionnaire russe.*

Qu'est-ce que signifie cette phrase ? Elle veut dire que Staline n'accepte pas qu'on sépare les événements de sa vie des événements de la vie soviétique. Vous ne lirez jamais dans la presse soviétique un article sur les goûts culinaires de Staline, sur ses préférences vestimentaires, sur les distractions qu'il affectionne, sur sa vie privée, sur sa femme, sur ses enfants. Pas de reportage photographique sur ses appartements, son cabinet de travail... Ce n'est pas que Staline s'y enferme et y soit invisible. Loin de là, je le répète ! En temps de paix, il reçoit chaque jour des quantités de délégations de tous les coins de l'U.R.S.S. — hommes, femmes, enfants, savants, techniciens, ouvriers, cultivateurs.

Je crois même pouvoir dire que peu d'hommes d'État sont aussi accessibles qu'il l'est, aux Soviétiques. Mais il considère justement qu'en dehors de sa vie politique, sa vie privée n'est que celle d'un simple particulier et ne *regarde*, personne.

Il considère même que toute tentative de créer une légende personnelle à son sujet, basée sur autre chose que sur ses actes politiques et publics, serait une chose indigne du peuple soviétique et indigne de lui-même.

Comme nous sommes loin de cette badauderie, de cette curiosité indiscreète et intempestive à laquelle tant d'hommes publics se prêtent avec satisfaction dans d'autres pays !

Dès sa jeunesse, un de ses camarades de lutte, au Caucase, disait : *le camarade Koba* — c'était un des noms de clandestinité de Staline, à ce moment — *le camarade Koba n'a ni femme, ni foyer; il vit, pense exclusivement pour la révolution.*

Dix ans plus tard, à Pétrograd, même chose, on retrouve les mêmes phrases : *Depuis longtemps Staline n'a plus de vie privée.*

Je n'ai jamais vu de films sur Staline. Le polygraphe d'origine allemande Emil Ludwig constate que Staline a autorisé qu'on le représente sur la scène, mais seulement à de rares occasions, et toujours dans un rôle décent et très modeste.

* * *

Je vais maintenant essayer d'évoquer l'homme vivant tel que je l'ai vu. L'homme dans sa vérité, dans son humanité, dans sa proximité. Je vais parler en écrivain et non pas en homme politique.

Les deux premières fois où j'ai aperçu Staline, ce fut en 1934, d'abord à la Fête de la Jeunesse, qui se déroule sur la Place Rouge, le 1^{er} septembre — et lors de l'une des deux fêtes nationales de l'Union Soviétique, le 7 novembre. Il était sur le mausolée, je me trouvais dans les tribunes des invités. C'était un Staline gai, jeune, heureux. L'année 1934 était en effet celle où se marquait pour la première fois le triomphe décisif des plans quinquennaux. Le premier plan, celui qui avait pour objet la création de l'industrie lourde, s'était achevé avec succès en 1933, avec près d'une année d'avance sur le programme ; le second, qui avait pour objet la mise en route de l'industrie légère, destinée à fournir au peuple soviétique les produits de consommation qui manquaient si cruellement jusque là, ce deuxième plan quinquennal était amorcé et commençait à produire ses effets : l'abondance naissait, les magasins se remplissaient, les cartes de rationnement allaient être supprimées les unes après les autres, les premières étoffes sortaient des usines de textile ainsi que l'outillage ménager.

Cela avait été l'époque choisie pour réunir le premier Congrès des Écrivains Soviétiques, venus au nombre de 600 de tous les points de l'U.R.S.S.

C'était également l'occasion d'importantes mesures d'amnistie politique. Des personnages marquants, qui avaient été relégués et mis sous la surveillance de la police pour leur opposition acharnée à la politique stalinienne, celle de la réalisation du socialisme dans un seul pays, ou pour leur sabotage des plans quinquennaux, étaient rappelés à l'activité, ou nantis de charges ou de missions importantes.

L'été de 1934 a été pour l'U.R.S.S. une saison ensoleillée d'espoir et de victoire. Après dix-sept années de luttes et de souffrances, on débouchait sur une plate-forme inondée de lumière et de promesses. Et c'est bien le souvenir que me laisse le visage de Staline en ces deux journées du 1^{er} septembre et du 7 novembre de cette année-là.

Mais l'ennemi veillait. L'ennemi, c'était celui de Berlin qui s'étranglait en cris de haine, de fureur et de menaces contre l'U.R.S.S. et le Bolchevisme. L'ennemi c'était tous les hommes qui dans le reste du monde considéraient une victoire du régime soviétique comme leur défaite.

L'ennemi, enfin, c'était, à l'intérieur même de l'Union Soviétique, les irréductibles venus de l'ancien régime, et les irréductibles aussi au nouveau régime, ceux qui auraient désiré fanatiquement *arrêter* la marche de la Révolution vers le socialisme.

Quelques semaines plus tard, je me trouvais à la « première » d'une pièce, d'ailleurs excellente, et qui se joue continuellement depuis lors, tirée des *Aventures de M. Pickwick* par un auteur soviétique. Dehors il *neigeait*, décembre était arrivé ; c'était l'hiver. Au cours d'un entracte, un ami français, qui vivait en U.R.S.S. depuis un an et qui venait d'aller s'entretenir avec quelques personnages officiels aperçus dans une loge, vint me trouver, bouleversé, et me dit à mi-voix : « Kirov vient d'être assassiné. »

Pour se représenter l'importance de l'événement, il faut savoir quelle était celle de l'homme qui disparaissait. Kirov était sans doute un des plus chers amis et un des collaborateurs les plus étroits de Staline. Kirov dont le nom — pas plus que celui de Staline dix ans auparavant — n'avait filtré à l'étranger, avait été un des maîtres ouvriers de la Révolution, un des chefs les plus actifs de la lutte militaire, au cours de la guerre civile et des campagnes contre l'intervention étrangère. Kirov, *image* authentique de l'ouvrier russe dans ce qu'il a de plus héroïque, assumait la charge politique qui est généralement considérée comme une des premières après celle du Secrétaire Général du Parti Bolchevique — la charge de Secrétaire du Rayon de Leningrad du Parti.

(C'est cette charge où Jdanov l'a remplacé, et c'est en cette qualité que Jdanov, aux jours tragiques de 1941, a pris en main, avec Vorochilov, la défense de Leningrad contre l'invasion et a, par son *énergie* et son talent, fait échouer la poussée hitlérienne sur la deuxième capitale de l'U.R.S.S.)

Leningrad était le noyau d'où la Révolution était sortie en 1917. C'était encore, il y a douze ans, malgré l'énorme développement industriel de l'U.R.S.S., le cœur du monde ouvrier russe. En frappant Kirov, l'un des chefs les plus brillants et les plus aimés du Parti bolchevique, les assassins savaient qu'ils frappaient Staline et

l'U.R.S.S. tout près de leur cœur même ; en tout cas, ils frappaient un des héritiers les plus proches de la pensée de Staline.

Depuis l'attentat contre Lénine, quinze ans auparavant, *c'était* le premier attentat réussi contre un dirigeant soviétique. Ce coup de revolver montrait l'ennemi aux aguets et plus virulent que jamais. Il fracassa le jeune bonheur naissant au pays soviétique.

Ces circonstances aident à comprendre les événements des années qui ont suivi et qui ont conduit aux fameux procès, sur lesquels on a tant écrit et on continue à tant écrire. Je puis dire, pour en avoir été le témoin, que ce meurtre fut, pour beaucoup de Russes, une catastrophe personnelle et un désespoir intime. Au surplus il fut le point de départ de ces longues enquêtes judiciaires dont le résultat a été, sans doute, de sauver l'U.R.S.S., et, par contrecoup, nous-mêmes et le monde, puisqu'elles ont mis la justice sur les traces d'une conspiration qui englobait jusqu'à un des chefs principaux de l'Armée Rouge, le maréchal Toukatchevski.

De ces choses, il n'y a rien de plus à dire que ce qu'en a écrit, pendant la guerre, le journaliste américain W. Duranty, et que je vais vous citer :

Je ne puis oublier ce que me dit récemment un Français haut placé et attristé, alors que nous discutons de l'épuration. « Oui, dit-il, cela dut être terrible, semblable à une folie. Mais n'oubliez pas qu'en Russie ils ont fusillé les gens de la 5^e colonne, tandis qu'en France nous en avons fait des ministres. Et comparez les résultats ! »

Ces explications étaient nécessaires pour faire comprendre la transformation profonde dont témoignait le visage de Staline lorsque je l'ai revu pour la troisième fois. C'était de la fenêtre de ma chambre, à l'hôtel Métropole, sur le passage du convoi funèbre qui conduisait le corps de Kirov de la gare jusqu'au Palais des Syndicats où il devait être exposé, Staline conduisait le deuil. Léon Moussinac et moi, qui étions côte à côte, fûmes frappés de la douleur empreinte sur ses traits. Non seulement un de ses plus chers amis lui était ravi, mais encore il sentait son œuvre, et l'U.R.S.S., et la paix, et l'avenir, menacés. Le surlendemain, sur la Place Rouge, j'étais à quatre pas de lui lorsqu'il passa, portant sur son épaule, avec trois autres dirigeants, l'urne funéraire qui allait être scellée dans le mur du Kremlin, non loin du mausolée de Lénine. Je n'oublierai jamais l'image de rigide chagrin qu'exprimait le visage de cet homme, faussement réputé impassible.

Sept années se passent. Et quelles années ! Nous voici en 1941.

Après avoir vécu clandestin, en zone occupée, à Paris, et travaillé pendant des mois en liaison directe avec les premières organisations clandestines de résistance — lesquelles (je dois à la vérité de le dire) étaient communistes et n'avaient pas attendu pour entrer dans la bagarre le 23 juin 1941, comme tant de calomnieux s'acharnent encore à le prétendre — j'avais dû quitter Paris dont le pavé était devenu fort brûlant à mes semelles.. Je venais d'arriver à Moscou lorsque la fête du 1^{er} mai me donna l'occasion d'apercevoir Staline pour la cinquième fois.

La revue militaire qui se déroula sur la Place Rouge fut, cette année-là, une volontaire et impressionnante démonstration des moyens techniques dont disposait l'Armée Rouge. Chars du dernier modèle, matériel de toutes sortes, et *même*, à grande hauteur, filant à toute vitesse, bulles de lumière presque imperceptibles dans le ciel bleu, les derniers modèles d'avions de chasse. Avec quel empressement avides officiers japonais et allemands essayaient avec leurs jumelles de grossir au passage l'image de ces étincelants bolides et d'en distinguer les caractéristiques ! Staline assistait à ce défilé avec une attention grave, concentrée.

Et lorsque l'immense cortège populaire déboucha sur la Place Rouge après le défilé militaire, conformément à l'usage, avec quelle chaleur, me sembla-t-il, il salua ces masses profondes du peuple de Moscou, ces millions de travailleurs, espoir suprême de la République Socialiste, du régime soviétique et de la Russie!

Le sixième contact avec Staline est d'une tout autre nature. Ce n'est pas avec mes yeux, cette fois-là, que je l'ai vu et pourtant c'est peut-être de lui un des souvenirs les plus forts, les plus grandioses que je garderai.

C'était six mois plus tard. Changement terrible dans la situation ! Cinq semaines après le défilé militaire et populaire du 1^{er} mai, l'ennemi avait attaqué sur tout le front, de la mer Blanche à la mer Noire, avec 260 divisions armées jusqu'aux dents. La plus grande force militaire que le monde eût jamais vue, 260 divisions entraînées par seize mois de guerre, enivrées par les plus stupéfiantes victoires, exaltées par la conquête de toute l'Europe continentale, à l'exception de la Russie. Et c'était maintenant ce dernier îlot de liberté que les cinq nations coalisées allaient essayer d'effacer de la carte.

Bien que fort en retard sur l'horaire, les armées hitlériennes n'en avaient pas moins atteint les faubourgs de Moscou à la mi-octobre. Depuis ce temps-là, la capitale que Staline n'avait pas voulu quitter et où il demeurait avec cinq commissaires du peuple — son cabinet de guerre — était à demi investie et l'objet d'un assaut furieux et incessant, marqué par des progrès incontestables et souvent terribles de l'ennemi.

Comme je l'ai dit-déjà, nous avons été évacués avec tout ce qu'on appelait la population passive, et nous nous trouvions sur la Volga, à Kazan.

Les conditions physiques et psychiques étaient austères, l'alimentation précaire, le logement invraisemblable, dans cette ville passée tout à coup de 500.000 habitants à un million. Les transports, accaparés par les besoins militaires et par l'évacuation des usines, étaient insuffisants à l'alimentation des masses d'hommes qui déferlaient à travers les immenses espaces de la Russie et de la Sibérie. Le froid était rigoureux.

Bien que la confiance et l'espoir ne m'eussent jamais abandonné tant était prodigieux le spectacle de ce peuple en lutte — de sa volonté de vaincre, de son abnégation, et tant étaient magnifiques le calme, la sérénité, la lucidité et l'efficacité du gouvernement et du commandement — je ne peux nier que l'angoisse ne fût grande devant la pression du danger et la masse des périls.

C'est alors, au soir du 6 novembre, à une heure avancée, dans la nuit glaciale qui régnait à l'intérieur du vaste bâtiment de la presse et du livre où se trouvait le siège de l'Union des Écrivains tatares et où les écrivains évacués de Moscou avaient établi leur quartier général — c'est alors, dis-je, que nous nous trouvâmes réunis, groupe sombre et silencieux, sous le haut parleur de la radio d'État.

On avait annoncé une communication importante. Et tout à coup, dans cette nuit et dans cette ombre, dans ce froid et dans cette angoisse, ce fut la voix de Staline. A mon oreille on traduisait ses paroles, phrase par phrase.

Que disait Staline ?

Maintenant, après quatre mois de guerre, je tiens à souligner que ce danger loin de diminuer s'est encore aggravé. L'ennemi s'est emparé d'une grande partie de l'Ukraine, de la Biélorussie, de la Moldavie, de la Lituanie, de la Lettonie, de l'Estonie et de différentes autres régions ; il a pénétré dans le bassin du Donetz ; il reste, sombre nuée, suspendu sur Leningrad ; il menace Moscou, notre glorieuse capitale. Les envahisseurs fascistes allemands ravagent notre pays, détruisent villes et villages. Les hordes hitlériennes violentent et assassinent les habitants pacifiques de notre pays, sans épargner femmes, enfants ni vieillards. Dans les régions de notre pays envahies par les Allemands, nos frères gémissent sous le joug de l'opresseur.

Les combattants de notre armée et de notre flotte font couler des flots de sang ennemi en défendant l'honneur et la liberté de la patrie, en repoussant courageusement les attaques d'un ennemi féroce ; ils offrent des exemples de vaillance et d'héroïsme. Mais l'ennemi ne recule devant aucun sacrifice ; il ne ménage pas le sang de ses soldats ; il jette sur le front des masses toujours nouvelles à la place de celles qui sont mises hors de combat et il tend toutes ses forces pour s'emparer de Leningrad et de Moscou avant la venue des froids.

En quatre mois de guerre nous avons perdu 350.000 hommes tués, 378.000 disparus ; nous comptons 1.020.000 blessés.

Ayant dit cela qui était terrible, Staline ajouta alors, de sa même voix calme et grave, un peu lourde : *Dans le même temps, l'ennemi a perdu plus de quatre millions d'hommes tués, blessés et prisonniers. Après quatre mois de guerre, l'Allemagne se trouve beaucoup plus affaiblie que l'Union Soviétique, dont les réserves ne font que se déployer maintenant dans toute leur ampleur. En attaquant notre pays, l'ennemi comptait en finir avec l'Union Soviétique, en un mois et demi ou deux mois, et pousser en ce court espace de temps jusqu'à l'Oural. A présent, ce plan insensé doit être considéré comme définitivement avorté.*

Il faut se représenter la valeur, le poids d'une telle affirmation dans la bouche d'un homme que l'on savait incapable de farder la vérité, de bercer ses auditeurs d'une espérance légère, qui ne risquait jamais une opinion que lorsqu'il l'avait, à part soi, longuement méditée et pesée.

Nous sûmes, plus tard, que cette séance du Soviet des Députés de Moscou s'était tenue dans une des sections les plus profondes du métro de Moscou bombardée. Nous étions à mille kilomètres de là. La radio nous apporta le tonnerre d'applaudissements et de clameurs qui, là-bas, dans ce souterrain de la capitale, accueillit cette dernière phrase. Et nous, dans l'ombre glacée de cette ville de province, massés autour de la bouche noire du haut-parleur, nous répondîmes par nos applaudissements et nos cris de gratitude. A la même seconde, sur toute l'étendue de l'Union Soviétique, et jusqu'à l'arrière des lignes allemandes, chez les Partisans, la même phrase, la même assurance, la même promesse étaient entendues et accueillies de la même façon. La suite du

discours fut le développement et la justification de cette idée. Staline rendit compte loyalement au peuple soviétique des causes des insuccès militaires de la première période et rendit compte de ses négociations avec les Alliés. Il dénombrâ les perspectives politiques et économiques qui s'ouvraient devant les Soviétiques. Il analysa les forces au travail pour préparer la lente dissociation de la force ennemie. Il traça le plan complet des tâches que l'Armée et l'Arrière *avaient* à assumer pour marcher à l'accomplissement de la victoire. Il annonça la perte certaine de l'impérialisme fasciste et termina par ces mots : *Notre cause est juste, nous vaincrons.*

Témoin attentif et angoissé du drame où se jouait la liberté du monde et notre destin à tous, je puis dire, à cinq ans de distance, sans forcer ma pensée ni mes paroles, que ce discours a été pour nous le grand tournant de la guerre.

Jusqu'à cette nuit du 6 novembre, le courage de chacun de nous se repaissait de son propre courage et notre confiance n'avait comme aliment que notre faculté de confiance. On voyait l'ennemi plus ou moins accroché dans son avance, mais somme toute, plus ou moins vainqueur partout. On voyait le pouvoir et le commandement soviétiques fermes et lucides, mais enfin on ignorait tout des perspectives qu'ils envisageaient. Notre optimisme n'était que sentimental et, si l'on veut, dialectique.

Il nous manquait tous les éléments matériels et rationnels de la situation.

Ce bilan, ces éléments, ces données, le discours nous les a apportés. Cet homme qui, pas une fois depuis qu'il avait pris la responsabilité du pouvoir, n'avait flatté, n'avait menti, n'avait commis une erreur fondamentale, cet homme venait de nous dire : *Le plan de l'ennemi doit être considéré comme définitivement avorté... Les moyens de la victoire sont entre nos mains... cette tâche nous pouvons et nous devons l'accomplir... La perte de l'envahisseur est certaine... Nous vaincrons.*

Il y a deux pages dans l'histoire morale de la guerre soviétique : *avant* le discours du 6 novembre et *après* le discours du 6 novembre. Jamais, par la suite, même aux jours les plus noirs du printemps, de l'été et de l'automne suivants, qui virent l'ennemi à une étape de la Caspienne et sur la Volga, même aux heures les plus noires de Stalingrad, jamais plus l'homme et la femme soviétiques n'ont désespéré.

Telle a été la sixième occasion où j'ai vu Staline.

Et voici, maintenant, la septième et la huitième.

Il nous faut faire un bond de trois années. La victoire de Stalingrad a été gagnée, flanquée, elle-même, des deux victoires sur Voronej au nord, et sur le Caucase au sud. L'ennemi, battu sans trêve et sans arrêt, a été chassé de l'Ukraine, et le Dniepr a été franchi à sa barbe. Il a été chassé de la Biélorussie. Il a été chassé d'Afrique. Le débarquement en France a eu lieu en dépit de conditions extrêmement difficiles. Paris s'est libéré, la France saignante et meurtrie a trouvé encore la force de se soulever. L'ennemi ne tient plus dans notre pays que quelques points côtiers, 'et le *général* de Gaulle, accompagné de M. Bidault est arrivé à Moscou pour conclure le premier des pactes, la première des alliances internationales que la France renaissante va signer avec une autre puissance.

J'assiste au déjeuner d'accueil qui a été offert à la délégation française, en petit comité, le lendemain même de son arrivée à Moscou. Huit jours plus tard a lieu, dans une des grandes salles du Kremlin, le dîner d'apparat (80 couverts, presque tous les maréchaux et les commissaires du peuple) offert par Staline à son hôte avant son départ et pour la conclusion du *traité*.

J'avais le privilège d'être un des seuls et je crois le seul invité en dehors des personnages officiels, tant français que soviétiques et alliés. Je vous prie de croire que, pas plus qu'au déjeuner de la semaine précédente, ma préoccupation principale n'était le menu somptueux qui nous était offert. J'avais, comme disait volontiers Saint-Simon, de quoi me repaître par les yeux et je ne m'en privais pas. Le hasard (mais était-ce bien le hasard ?) m'avait, chaque fois, placé du côté de la table qui faisait face à Staline et à son hôte. Et s'il se peut que j'aie perdu quelques bouchées des mets exquis qui nous furent servis, je n'ai, je crois, rien perdu des expressions, des mouvements, des traits de caractère et des paroles de mes vis-à-vis.

Contrairement à ce qui s'était passé au déjeuner du dimanche précédent, où le Chef du Gouvernement Soviétique et le Chef du Gouvernement Provisoire paraissaient, l'un et l'autre, assez contraints et assez froids, ce soir-là, Staline était d'humeur fort enjouée. Après que le commissaire du peuple aux Affaires étrangères, Molotov, eut prononcé les toasts officiels de rigueur auxquels répondirent classiquement les hôtes étrangers, Staline se leva et demanda la permission de porter lui-même un toast. Et ce fut le point de départ d'une série d'improvisations étourdissantes, au cours desquelles il passa en revue les grands services, toutes les grandes

armes de l'Armée Rouge et où, buvant nominativement à la santé du chef de chacun de ces services ou de chacune de ces armes, présents autour de la table, il définit avec humour, avec verve, les caractéristiques de chacun d'eux, de chacune d'elles et présenta, à cette occasion, ses maréchaux et ses généraux aux représentants de la France.

Il me faut passer sur différents épisodes assez piquants qui appartiennent plutôt à la petite histoire. Je désire arriver le plus vite possible à un toast (était-ce le quinzième ? était-ce le vingtième ?) que Staline, se relevant infatigablement, portait, tout en disant : *Molotov me fait les gros yeux, mais malgré lui je veux tout de même porter encore cette santé-ci.* Et voici alors ce que nous entendîmes : *Je désire boire à la santé de l'homme qui représente ici une des choses que nous apprécions le plus en France, ses combattants contre le fascisme, ses combattants du champ de bataille, ceux qui sont venus mêler leur sang au nôtre pour la lutte contre l'ennemi commun, ceux qui se sont fait aimer et respecter de nos combattants par leur valeur, leur courage et leur modestie ; je bois à la santé du commandant du régiment de chasse français Normandie-Niemen.*

Et alors on vit cette chose surprenante : Staline quittant sa place, faisant la moitié de la longueur de l'énorme salle pour rencontrer le lieutenant-colonel Pouyade et, arrivé là, au lieu de choquer simplement son verre contre le sien, comme il avait fait pour tous ses autres toasts, on vit le Maréchal prendre le bras du lieutenant-colonel français, le croiser avec son propre bras droit, de façon à boire ensemble, comme liés l'un à l'autre.

C'est une coutume géorgienne, ainsi que mes voisins très excités me l'expliquèrent immédiatement. Une coutume géorgienne, qui signifie que les deux hommes qui ont ainsi croisé les bras ensemble pour boire unis, sont liés jusqu'à la mort et se regardent frères de sang.

L'étonnement et l'émotion furent considérables. Je crois qu'on ne saurait trop réfléchir à ce geste qui, pas plus que n'importe quel autre des actes ou gestes de Staline, ne fut irréfléchi.

C'était bien avec le combattant français, avec le soldat du champ de bataille, avec le troupier et l'homme du rang, héritier des soldats de Valmy et de Verdun, contemporain des soldats de Bir-Hakeim et du Maquis, que Staline affirmait par là son étroite solidarité.

Et cela devint encore plus sensible plus tard dans la soirée. Ici se place un épisode peu commun et peu connu, qui n'a eu que quatre témoins français, et qui reste pour moi inoubliable, en même temps que lourd de signification.

Nous nous trouvions, vers une heure et demie du matin, dans la petite salle de cinéma privé que Staline a fait aménager, dans le Kremlin, et où il aime à se détendre en se faisant montrer ses films préférés soviétiques ou étrangers. Elle peut contenir, me semble-t-il, cinquante à soixante personnes environ ; entre les fauteuils, des tables supportent des vases de fleurs, des corbeilles de fruits, des plateaux, des verres.

A la suite d'épisodes, qui, eux, appartiennent à l'histoire diplomatique et dont je ne parlerai pas, le *général* de Gaulle, M. Bidault et leur suite avaient pris congé, les uns pour se retirer, les autres pour se remettre au travail et tâcher de renflouer le traité d'alliance, fortement endommagé à cette heure-là. Nous étions restés au milieu des maréchaux et commissaires du peuple soviétiques que leurs occupations n'appelaient pas ailleurs. Comme seuls Français : le *général* Petit, commandant la mission militaire ; le lieutenant-colonel Pouyade, commandant le régiment Normandie-Niemen ; un officier de l'État-major militaire du général de Gaulle ; l'attaché à l'Information de l'ambassade de France à Moscou ; et moi.

Staline avait fait apporter du Champagne, et debout, entouré des cinq Français que j'ai nommés, souriant, il s'adressa au lieutenant-colonel Pouyade :

— *Et notre avion de chasse, notre Yak 3, en êtes-vous contents ?*

— *Enchantés, monsieur le Maréchal, nous en sommes tous enchantés, à l'escadrille. C'est un appareil de premier ordre, rapide, très maniable, bien armé...*

— *C'est un bon appareil. Mais je crois que nous pourrions faire mieux encore. Demandez à Yakovlev, qui est là, qui nous écoute.*

(Le maréchal Yakovlev, le grand maître des constructions aéronautiques, dont les avions de chasse portent le nom, se trouvait mêlé au cercle formé par les maréchaux et *généraux* soviétiques qui écoutaient la conversation.)

— *Vous connaissez notre Yak 9 ?* continuait Staline. *Que diriez-vous si nous équipions l'escadrille avec des Yaks 9 ?*

— *N'en faites rien, monsieur le Maréchal, s'écrie Pouyade. Le Yak 9 est un bon avion, même un très bon avion, mais pour moi, pas d'hésitation, je préfère le Yak 3.*

— *Voyez-vous, dit Staline, j'ai mon idée pour le Yak 9. Vous savez comment nous avons réussi à rendre nos fantassins imbattables dans le combat contre les unités de tanks lourds allemands ? Nous leur avons adjoint des masses d'artillerie telles qu'il n'en avait jamais été utilisé de si compactes ; elles écrasaient l'ennemi et le paralysaient complètement. Pourquoi ne pas concevoir un barrage analogue, en l'air ? Représentez-vous la chose : j'arme mon Yak 9 avec un canon de 20 et un canon de 40 ; quelle puissance de feu ! On abat l'ennemi à distance, presque sans risque et pas un appareil ennemi ne passe.*

— *Non, non, monsieur le Maréchal, je ne suis pas du tout d'accord !*

— *Et pourquoi donc ?* interroge Staline ; la contradiction ne le choque pas ; il regarde avec sympathie le petit Français, qui ne s'intimide pas, qui est tout à fait à son aise.

— *Pour moi, dit le lieutenant-colonel Pouyade, la supériorité d'un avion réside bien plus dans sa maniabilité que dans son armement. Bien sûr, votre barrage d'artillerie, en théorie, il fera un effet foudroyant. Mais pour moi, pilote, qui serai dans l'avion, à quoi vos canons me serviront-ils si l'appareil ennemi vient se faufiler sous ma queue ? C'est là qu'est le problème : quel est celui des deux pilotes qui arrivera à se fourrer sous la queue de l'autre. Celui qui y arrivera aura son adversaire. Et ce sera le moins lourd, le plus rapide qui aura le plus de chance d'y arriver. Aussi, vos deux canons, monsieur le Maréchal...*

Staline rit et dit amicalement :

— *Molodietz Franzous ! (Brave petit Français !) Il est dur, obstiné. J'aime ça. Il faut être dur dans un monde comme est le nôtre. Si on est mou, fini, on est écrasé.*

Il verse du Champagne à la ronde. « *Buvons !* » Puis :

— *Il n'est pas mauvais notre Champagne, n'est-ce pas ? Mais il ne vaut pas le vôtre ; ce n'est pas tout à fait ça. Il y a pourtant des années déjà, j'avais fait venir un spécialiste français ; la qualité s'est améliorée, mais il y a encore à faire.*

« *Avant la guerre, nous produisions douze millions de bouteilles de Champagne. En ce moment, sept millions seulement. Et en France, vous en avez produit jusqu'à trente millions de bouteilles. Je bois aux cent millions de bouteilles de Champagne français !*

Il trinque avec Pouyade.

— *J'accepte le pronostic bien volontiers, monsieur le Maréchal. Mais à une condition ; que ce ne soit pas nous, Français, qui les buvions. Parce que, si c'était nous, nous ne serions plus, bons à grand-chose !*

— *C'est vrai — et il y a à faire ! Voyons : combien avez-vous de divisions ? Je veux dire de divisions équipées, prêtes à combattre ?*

— *Prêtes à combattre, dans de bonnes conditions, nous n'en avons que cinq,* avoue Pouyade.

— *Comment est-ce possible ? La France, ce grand pays, n'a que cinq divisions complètement armées ! Je bois aux soixante divisions de l'Armée Française !*

Un petit détail : le lieutenant-colonel Pouyade fumait et, dans l'animation de la conversation, un peu de la cendre de sa cigarette s'était répandue, sans qu'il le remarquât, sur son uniforme. Staline, debout près de lui, et le regardant en souriant, époussetait tout doucement cette cendre, d'un geste plein d'affection et de délicatesse. En même temps, il ajouta, sa figure devenant plus sérieuse : *Entre le combattant français et le combattant soviétique, il ne pourra jamais y avoir aucun malentendu.*

Ceux qui gâtent tout, ce sont les diplomates. Avec ceux-là rien à faire ! Il faudrait les supprimer. Tenez, en voilà un qui entre : c'est Molotov ; c'est encore le moins mauvais de tous, on le fusillera le dernier !

En effet, Molotov, venait, toutes les heures à peu près, mettre Staline au courant du travail qui se poursuivait entre les diplomates pour aplanir les divergences de points de vue. Cette fois, l'accord était réalisé, et Molotov venait chercher Staline pour le point final et la signature. Il nous quitta donc, sur cette phrase, pleine de gaîté : *Je descends dans l'ancre des fauves.*

Il était quatre heures et demie du matin. Nous avons bavardé trois heures.

Je ne peux assez dire à quel point la physionomie de Staline respirait la bonhomie, la malice, la gaîté, l'amitié.

Je me souvenais, en le regardant, tandis que de sa propre main il remplissait continuellement nos coupes de Champagne ou criblait de ses épigrammes l'infortuné interprète russe, par moments débordé dans cette conversation où se mêlaient les détails les plus techniques aux traits d'humour, je me souvenais de ce que le général Petit m'avait conté de sa propre réception par le maréchal Staline, au cours de l'année précédente.

Lorsque le général Petit eut demandé, en fin d'entretien, l'autorisation d'aller visiter certains secteurs du front où étaient mis en œuvre les moyens les plus nouveaux et les plus secrets, il s'était entendu répondre par Staline :

Pour les Français, nous n'avons rien de secret, vous irez partout où vous voudrez.

Le général Petit ne m'en voudra pas si je rapporte une impression qu'il traduisait, entre bien d'autres, avec étonnement, en disant :

A côté de l'intelligence, de la précision, de la rapidité d'esprit, de la puissance d'information, quelle surprise de trouver un homme si simple, et, comme nous dirions en français, un « bon papa ».

Ah ! certes, ce bon papa, cet homme bienveillant, sait être dans la discussion politique, diplomatique, un interlocuteur difficile, parfois rude. Cet interlocuteur-là a laissé, dit-on, à M. Churchill et à certains autres, un souvenir, lui aussi, assez rude. Ces deux aspects de la personnalité ne doivent pas être disjoints : la bienveillance s'appuie sur la fermeté ; l'affabilité a pour contrepartie l'intransigeance sur les points où il sait qu'il ne faut pas céder.

Et puisque nous sommes sur le terrain des rapports de l'Union Soviétique et particulièrement de Staline avec la France, on ne trouvera pas mauvais que je rappelle ceci, qui n'est que trop oublié et dont je vais emprunter le détail à l'ouvrage d'un grand ennemi du régime soviétique, de l'homme politique russe émigré Milioukov, ancien ministre des Affaires étrangères du Gouvernement Provisoire, après la Révolution de février 1917. Au tome III de son *Histoire de la Russie*, M. Milioukov rappelle qu'en 1926 Staline a proposé à la France le règlement des dettes contractées par l'ancien régime tsariste, envers les banques françaises, dettes que pourtant, dès ce moment-là, tous les opposants au régime tsariste, même les plus modérés, avaient déclaré qu'ils ne reconnaîtraient jamais.

Or, en 1926, Staline offrit à la France le paiement d'une somme équivalant à 18 milliards 600 millions de francs Poincaré, en y ajoutant l'octroi à notre pays de la clause de la nation la plus favorisée — ce qui ouvrait à notre industrie, à ce moment languissante, un débouché immense et lui permettait d'aller concurrencer, en U.R.S.S., au seuil des plans quinquennaux, les industries américaine, anglaise, allemande, etc.

Que demandait Staline en échange ? L'ouverture de crédits s'élevant à 120 millions de dollars, échelonnés sur six ans, l'équivalent de 3 milliards de francs Poincaré, autrement dit un prêt de 500 millions par an pendant six ans.

Le gouvernement de M. Poincaré refusa sèchement. Quelle confiance pouvait-on avoir dans ces Bolcheviques ? Dans cette soi-disant édification socialiste ? Dans ces promesses d'un Staline ?

Rappelons que c'était le moment même où la France, si à cheval sur ses droits de créancière, reniait cavalièrement ses propres dettes envers les États-Unis d'Amérique.

Je tiens aussi à rappeler aux Français qu'un seul drapeau étranger flotte sur toute l'étendue de l'Union Soviétique. Et à l'endroit qui est regardé par ses millions d'habitants comme le lieu le plus sacré de leur conscience nationale. *Derrière la tête même de Lénine*, au cœur du mausolée de la Place Rouge, vous pouvez voir le drapeau de la Commune de Paris.

Et il n'est pas un *étranger*, il n'est pas un Français, visitant l'U.R.S.S., qui n'ait remarqué que sur le rideau de scène du Grand Théâtre de Moscou, figurent, entrelacées, les dates principales de la Révolution Soviétique, et les dates principales de la Commune de Paris.

Il n'est pas non plus un fleuve en U.R.S.S., il n'est pas une des nombreuses mers qui baignent les côtes du pays soviétique où l'on ne trouve un bateau qui s'appelle l'*André-Marty*. De nombreuses usines, de nombreux Sovkhoses portent ce nom, respecté, dans l'Union Soviétique, comme celui d'un homme qui a tout risqué — vie et liberté — pour la défense de la vie et de la libération des peuples, ainsi que pour s'opposer à ce que, par une intervention illégale, la liberté du peuple français et la légalité française fussent violées.

Faut-il rappeler, également, que deux des grands bâtiments de ligne de la flotte de guerre soviétique portaient le nom de *Marat* et de *Commune-de-Paris* ?

Je veux donner maintenant une nouvelle preuve des sentiments de Staline pour notre pays, qui sera, en même temps, un nouveau trait de son caractère, ajouté à ceux que je viens d'indiquer, en vue de composer, peu à peu, les linéaments de sa personnalité.

En 1941, quand je suis arrivé en U.R.S.S., peu de signes révélaient encore le sourd et puissant travail qui s'accomplissait au fond de la masse française. J'ai dit ailleurs comment l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg luttait par la plume, par la parole, par son influence et son crédit personnels contre le courant de déception et de doute qui submergeait le renom de notre pays. Dès la chute de Paris, il avait conçu dans la fièvre du chagrin, le roman auquel il devait conserver le titre de cette tragédie dès son retour en U.R.S.S. (fin de l'été 1940), il s'était mis au travail.

La première partie du roman avait paru dans la revue de l'Armée Rouge, *L'Étendard*, au début de 1941, avec un succès considérable. On sait qu'elle décrit la façon dont la cinquième colonne a termite la charpente de notre pays et tout préparé pour la « divine surprise » de son écroulement.

La seconde partie du livre restait à écrire et l'auteur n'était pas peu embarrassé. Il lui fallait mettre en scène (et en cause) les Allemands. Les Allemands avaient signé avec l'U.R.S.S. le fameux accord de bon voisinage de 1939, et les autorités soviétiques, tout aux préparatifs hâtés en vue de supporter le choc prévu par elles, étaient fort attentives à ne donner pas le moindre prétexte à leur hargneux voisin pour précipiter l'heure d'une agression inévitable, mais qu'on souhaitait aussi tardive que possible. Il était vraisemblable que la censure de guerre ne laisserait pas passer la seconde et épineuse partie du roman.

C'est alors qu'une nuit (comme tous les habitants des pays aux longs hivers noirs, le Russe est volontiers nocturne), Ehrenbourg s'entend appeler au téléphone. Il est quelquefois d'abord bourru, notre ami Ilya. Il se trouve que, ce soir-là, il distingue mal le nom de son interlocuteur et s'irrite. Alors l'autre voix, très calme : *Voyons, camarade Ilya Ehrenbourg, ne vous énervez pas ; ici le camarade Staline.*

Ainsi s'engage le surprenant dialogue du chef d'État et de l'écrivain. Dût en crever de dépit la propagande vichyste qui présentait Ilya Ehrenbourg comme le conseiller secret de la politique soviétique, jouissant des petites et grandes entrées au Kremlin, Ehrenbourg n'avait jamais rencontré Staline. Il est bientôt mis à l'aise par le ton de son interlocuteur. Que lui dit celui-ci ?

— *J'ai lu avec grand plaisir la première partie de votre roman. C'est fort intéressant et fort utile. Dites-moi, que deviennent, dans la suite les personnages d'Annette..., de Viard..., de Tessat..., de Lucien..., de Michaud... etc. ?*

Sa curiosité est précise et pressante. L'ayant satisfaite, le romancier s'entend demander : *Et cette suite, j'espère que nous allons la lire bientôt ?* A quoi il répond : *Voilà la difficulté. Cette suite met en cause l'armée allemande, pas toujours à son avantage, et je ne sais si...*

— *Eh bien ? Qu'est-ce donc qu'il y a là-dedans qui puisse vous gêner ? Allez, allez ! Écrivez-la et publiez-la comme vous l'entendez. Et si vous avez besoin de documents pour vous aider dans votre travail, demandez-les moi. A ce propos, connaissez-vous tel et tel livres qui viennent de paraître ? Je vous les fais envoyer, etc.*

Il va sans dire que cette conversation, connue de Moscou le lendemain, fit tomber tout obstacle à la publication de la fin du roman et assura définitivement le crédit de l'auteur auquel certains étaient toujours tentés de reprocher ses longs séjours à l'étranger et ses goûts hautement, agressivement affirmés pour la littérature et l'art français.

Puisque nous sommes sur ce chapitre des rapports personnels et humains entre le chef de l'État, le secrétaire général du Parti Communiste, le généralissime des armées et certains écrivains, certains artistes, voici d'autres faits, inconnus en France, qui peignent de nouveaux aspects, probablement très inattendus pour beaucoup, de cette puissante personnalité.

Nombre des lecteurs de ce livre auront certainement lu ce beau roman qui s'appelle *La prise de Velikochoumsk*. L'auteur, Léonid Léonov, qui a déjà une œuvre importante derrière lui, a écrit, entre autres choses, un drame, *L'invasion*. C'est un drame de l'occupation. Il a connu un grand succès en U.R.S.S., en 1944, et a été représenté à Paris en 1945.

Une des scènes pathétiques de la pièce se place au moment où, les Allemands faisant irruption dans la région, le fils de la maison surgit sans être attendu. Naguère condamné à une peine de prison pour crime passionnel, il vient d'être libéré et arrive chez ses parents en même temps, ou presque, que les envahisseurs.

Sa famille le reçoit avec une froideur, une prudence qui étonnent dans de pareilles circonstances. Nombreux sont les spectateurs français et soviétiques que l'accueil glacial de la mère a choqué, mis mal à leur aise. Car enfin, à l'instant où l'ennemi dévaste la contrée, où les hommes en âge de porter les armes sont en danger, comment une mère peut-elle hésiter à recevoir, à nourrir, à loger, à cacher, à protéger son fils, lors même qu'un coup de passion a pu, autrefois, le conduire au crime ?

Eh bien, c'est que, dans la version originale, il ne s'agissait pas d'un crime passionnel. Le fils n'était pas condamné de droit commun, mais condamné politique. Il avait participé à un complot contre le régime, contre la Patrie. Et le voyant surgir à un tel instant, libéré de prison, ses parents, sa mère peuvent craindre que cet élargissement ne soit en rapport secret avec l'arrivée de l'ennemi. D'où la méfiance de toute la famille, la réserve de sa mère, de sa sœur, leur peu d'enthousiasme pour l'héberger.

Dans la version originale, le passé du fils mettait en cause ses sentiments nationaux et le spectateur pouvait se demander — comme la mère — s'il ne faisait pas partie d'une cinquième colonne. Dans la version représentée, le fils apparaît comme coupable d'un crime étranger à l'action, sans rapport avec le sujet de *L'Invasion* et qui, dans les circonstances historiques du drame, ne devrait inquiéter ni sa famille, ni le spectateur.

Que s'était-il passé, entre la version originale et la version représentée ?

Simplement ceci : comme tous les Alliés en guerre, l'U.R.S.S. jouissait d'une censure qui n'était pas toujours beaucoup plus fine que celle de ses cousines « occidentales ». Les censeurs soviétiques ont demandé à Léonov de transformer la nature du crime commis par son héros. Léonov a cru devoir s'incliner, et la pièce a été mise en répétitions.

A mesure qu'elles se déroulaient, l'homme de théâtre qu'est Léonov se rendait compte du malaise provoqué par cette modification imprudemment acceptée dans le silence du cabinet et qui, aux feux de la rampe, prenait une tout autre valeur.

Léonov se résolut, un peu tardivement, à téléphoner à Staline. Plusieurs précédents l'y encourageaient. Staline écouta toute l'histoire, en détail (les interlocuteurs de Staline remarquent habituellement que celui-ci ne semble jamais pressé, a toujours le temps de vous écouter et que jamais on ne pourrait soupçonner que cet auditeur patient a de telles responsabilités) et lui dit : *Eh bien, camarade Léonov, envoyez-moi votre pièce, je vous promets de la lire et de vous donner mon avis.* C'était à un des moments les plus angoissants de la guerre. La réponse tarda un peu à arriver. Elle vint sous la forme traditionnelle, celle même du coup de téléphone à Ehrenbourg, l'appel téléphonique au milieu de la nuit, et, au bout du fil, la voix du camarade Staline :

J'ai lu votre pièce, camarade Léonov ; c'est une belle et grande œuvre. Je vous remercie de l'avoir écrite; elle m'a encouragé et aidé à surmonter de lourdes et pénibles difficultés. Je souhaite qu'elle soit jouée telle que je l'ai lue. N'y changez rien et bonne chance.

Malheureusement, dans l'intervalle, les répétitions avaient marché, la pièce était prête à passer. *L'Invasion* a été jouée, en dépit du désir de Staline, dans son texte modifié.

Tout ceci me remet en mémoire un épisode bouleversant, qui date des années qui ont précédé la guerre. C'était au plus fort de cette vaste épuration, dont je vous ai parlé et qui a suivi l'assassinat de Kirov. A cette époque, un écrivain de qualité honorable s'était trouvé compromis dans la conspiration dont on venait de découvrir les fils. Lettres imprudentes, propos publics assez violents... Bref cet écrivain avait été inculpé et condamné à quelque temps de séjour forcé dans une ville de province éloignée de Moscou. Cette mesure avait ému nombre d'écrivains de la capitale, qui considéraient leur confrère comme incapable d'une action malfaisante et tout au plus coupable de bavardages sans conséquences.

Leurs récriminations, leurs protestations avaient été assez vives et assez bruyantes. Entre parenthèses, ce trait étonnera sans doute beaucoup de mes lecteurs qui s'imaginent, bien à tort, que l'U.R.S.S. est le pays du silence. Je puis rendre témoignage qu'on s'y exprime sur les affaires publiques avec beaucoup de chaleur et parfois beaucoup de vivacité. Toujours est-il qu'une nuit, toujours à l'heure des grands coups de téléphone en Russie, c'est-à-dire vers deux heures du matin, un écrivain de premier rang, dont je ne vous donnerai pas le nom, est appelé au téléphone. Surprise ! C'est Staline qui est au bout du fil : *Camarade Untel, je vous salue. Et je profite d'un moment de liberté pour venir m'entretenir avec vous.*

Suivent quelques questions sur les travaux de cet écrivain, ce qu'il prépare, si ses conditions de vie sont bonnes, etc. Tout à coup, une interrogation directe :

A propos, camarade Untel, il m'est revenu que la mesure qui a frappé votre confrère X n'est pas approuvée par un grand nombre d'écrivains, et que vous, particulièrement, vous la considérez comme une erreur judiciaire. Cette opinion, venant de vous, retient fortement mon attention et je désire avoir là-dessus, pour prendre une décision, votre sentiment. Si vous vous portez garant de l'innocence de votre confrère, j'envisagerai une révision de son procès.

Tout le monde sait que les qualités de caractère ne sont pas toujours à la mesure du talent.

Ainsi interpellé, l'écrivain en question perd son sang-froid, se voit abandonné de tout son courage et ne peut que balbutier :

Mais, camarade Staline, je ne sais rien, non, je ne peux rien dire, etc.

Là-dessus, un lourd silence au téléphone ; puis la voix sévère de Staline :

Je regrette, camarade Untel, de constater que vous n'êtes pas un aussi bon ami que vous êtes un bon écrivain !

Puisque nous en sommes à la période d'avant guerre, voici quelques autres traits qui nous aideront à dessiner plus précisément la figure de l'homme exceptionnel que je cherche à vous faire connaître.

Vous n'êtes pas sans connaître le nom du grand poète russe Pasternak. Pasternak est ce qu'on appelle un poète « difficile ». C'est-à-dire que son œuvre n'est pas sans avoir subi l'influence de notre Mallarmé et de notre Valéry. Poésie tendue, exigeante, volontiers cérébrale, encore qu'elle prenne sa source dans une sensibilité puissante. A cette époque-là, et jusqu'à la guerre, les grands journaux publiaient en première page, chaque jour, un poème, et tous les poètes d'un certain renom étaient appelés à cette collaboration quotidienne où se marque fortement cette volonté de diffusion de la culture qui est une des préoccupations majeures des dirigeants soviétiques. Or, une nuit, comme à l'accoutumée, Pasternak s'entend appeler au téléphone par Staline, qu'il ne connaissait pas personnellement. Après différentes questions analogues à celles que j'ai déjà rapportées à propos d'autres écrivains, Staline demande :

— *Vous n'écrivez donc plus de poèmes, camarade Pasternak ?*

— *Mais si, camarade Staline, toujours autant.*

— *Comment se fait-il alors que, depuis longtemps, je n'en voie plus aucun dans nos journaux ?*

— *C'est que, camarade Staline, les rédactions trouvent mes poèmes trop peu populaires et craignent qu'ils soient d'une lecture trop difficile pour le grand public. Alors on a cessé de m'en demander.*

Réponse de Staline :

— *Je ne l'entends pas ainsi, camarade Pasternak, Je ne suis pas entièrement d'accord avec votre poétique et votre style, mais je n'en demeure pas moins convaincu que vous êtes un de nos meilleurs poètes, et je ne veux pas que notre public soit privé de la possibilité de vous lire et de se faire une opinion.*

Des ordres furent donnés en conséquence, et les deux journaux qui dépendent, l'un du Comité Central du Parti Bolchevik, l'autre du Conseil des Commissaires du Peuple, c'est-à-dire *la Pravda* et *les Izvestia*, recommencèrent à publier de nouveau des poèmes de Pasternak.

Le fameux raid de l'avion « Rodina » — ce qui veut dire « Patrie » — lequel, avec un équipage exclusivement féminin, entreprit en 1938 la liaison Moscou-Pacifique d'un seul coup d'aile, est encore dans beaucoup de mémoires.

Le chef d'équipage, l'aviatrice Grizodoubova, raconte à ce sujet que certaines divergences de vues s'étaient instituées sur l'itinéraire entre elle et la direction de l'Aéronautique ; Staline convoqua, au Kremlin, les aviatrices et les dirigeants en question. Grizodoubova raconte : *Après avoir écouté les arguments des uns et des autres, le camarade Staline approuva l'itinéraire. Tandis qu'on discutait le plan du raid, il s'approcha de la table où était dépliée une grande carte de l'itinéraire et se mit à parler de certains secteurs. L'entretien dura environ deux heures. Le camarade Staline donna à l'équipage de précieuses indications pratiques. Apprenant en particulier que sur la rive nord du Baïkal il n'y avait point de station de T.S.F., il suggéra d'en établir une d'urgence.*

Enfin Staline interrogea le commandant de l'avion sur la composition de l'équipage. Grizodoubova parla de ses camarades, fit brièvement ressortir leurs qualités. Il lui demanda si elle les connaissait suffisamment, si elles formeraient une équipe bien unie.

J'en suis sûre, répondit Grizodoubova avec conviction. Le 18 juillet, l'équipage du « Rodina » fut invité à la maison de campagne de Molotov où une réception avait été organisée. Ossipenko rapporte les détails de cette rencontre : Nous étions en conversation dans le jardin avec les camarades Molotov et Vorochilov. Le camarade Staline arriva un peu plus tard. Il salua cordialement tout le monde et engagea la conversation, Gromov, Kokkinaki, Daniline et Iliouchine faisaient cercle autour de lui. Bientôt le couvert fut dressé. On se mit à table. Mais entre le camarade Staline et moi se dressait un gros bouquet de fleurs, Il cachait tout. C'était bien ennuyeux. Après un moment de réflexion, je déplaçai légèrement le vase.

L'entretien était extrêmement intéressant, Staline interrogeait Gromov et Daniline sur la technique de l'aviation à l'étranger. Il entrait dans tous les détails. S'adressant à nous, le camarade Staline nous fit voir qu'il était au courant de tous les détails de notre raid Sébastopol-Arkhangelsk. Il savait même qu'avant le départ on avait découvert des fissures dans l'empennage de la queue de notre appareil.

Au moment de l'envol pour le raid, un télégramme fut envoyé de l'aérodrome par les aviatrices. Si je le cite, c'est parce qu'il nuance avec beaucoup de précision la nature des rapports qui unissent les citoyens soviétiques à Staline :

A cette heure matinale où notre avion « Rodina » va quitter Moscou pour prendre son vol vers l'Orient, nos pensées et nos sentiments vont à vous, cher camarade Staline, notre ami et notre éducateur.

L'avion pris dans le brouillard n'en sortit qu'au-dessus du Pacifique, dut faire demi-tour, erra quelque temps, presque à bout d'essence, au dessus de régions inconnues. Pour alléger l'appareil, une des aviatrices se jeta en parachute et atterrit dans un coin désert de la Taïga, en se blessant à la jambe.

Dès que Staline fut mis au courant, il confirma les ordres donnés pour la recherche immédiate des égarées, pour l'envoi en parachute d'un médecin, de médicaments, de vivres, d'un mécanicien. L'équipage fut sauvé et envoya à Staline le télégramme suivant :

De Kerbi, 7 décembre 1938, au camarade Staline.

C'est avec votre nom gravé dans leur cœur que trois filles de la grande patrie du socialisme ont, bravant les nuages, le brouillard, le givrage et la nuit, volé sans escale de Moscou — cœur de l'immense pays — jusqu'aux rives de l'Amour. Au milieu des marais, dans la Taïga, parmi les montagnes, nous n'étions pas seules. Des millions de citoyens soviétiques, le Parti, et vous, camarade Staline, étiez avec nous. Merci pour tant de sollicitude paternelle.

GRIZODOUBOVA, OSSIPENKO, RASKOVA.

La conclusion de ce chapitre m'est donnée par une phrase du célèbre aviateur polaire Mikhaïl Vodopianov. A son retour du Pôle Nord — raid particulièrement audacieux et mouvementé — Vodopianov a pu dire, avec véracité : *Le camarade Staline n'abandonne pas l'homme à son sort.*

Continuons ce portrait par trois témoignages d'étrangers :

Le 7 septembre 1942, après sa première visite à Moscou, M. Churchill déclarait à la Chambre des Communes :

« Ce fut pour moi une expérience d'un grand intérêt que de rencontrer le Premier, Staline. Il est très heureux pour la Russie d'avoir eu ce chef rude à son chevet aux heures de son agonie. C'est un homme d'une exceptionnelle personnalité, l'homme qu'il fallait en ces temps sombres et orageux où sa vie fut jetée. C'est un homme d'un courage et d'une force de volonté inépuisables, un homme droit et même brusque dans son langage... Surtout un homme doué de ce sens de l'humour susceptible de sauver une situation et si important pour tous les hommes et pour toutes les nations. Le Premier Staline m'a laissé l'impression d'une profonde et froide sagesse et d'une absence totale d'illusions de n'importe quelle nature...

M. Wendell Wilkie, visiteur américain de l'Union Soviétique en temps de guerre, a rapporté un détail bien curieux d'une de ses entrevues avec Staline :

Au moment de prendre congé, après ma première conversation avec lui, je le remerciai du temps qu'il m'avait accordé et de l'honneur qu'il m'avait fait en me parlant si ouvertement. Légèrement embarrassé, il me répondit :

« M. Wilkie, vous savez, j'ai été élevé en paysan géorgien, je n'ai pas appris le beau langage. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous aime beaucoup. »

Autre témoignage américain, celui de l'ancien ambassadeur des États-Unis à Moscou, Joseph Davies :

Parlant à sa fille d'une de ses rencontres avec Staline, Joseph Davies s'exprimait ainsi :

Il fait l'impression d'un esprit puissant, calme et sage. Ses yeux bruns sont extrêmement aimables et doux. Un enfant aimerait à rester assis sur ses genoux et un chien à marcher à son côté... Il a un humour malicieux, une très grande intelligence, rusée, pénétrante et surtout sagace ; si vous étiez capable de camper un personnage exactement contraire à l'idée que s'en font, en tous lieux, ses plus enragés ennemis, vous auriez le portrait de cet homme.

N'allons pas, toutefois, tomber dans l'exagération et nous engager sur un chemin de traverse. Si j'ai insisté sur les traits d'humanité simple et de profonde sensibilité que l'on rencontre à chaque pas dans la biographie de Staline, c'est parce qu'on n'a que trop insisté sur les traits contraires. Mais gardons-nous de dresser une *image*, sans arêtes.

Staline sait être dans la discussion un adversaire redoutable. Il lui fut reproché dans sa jeunesse d'être rude, sévère et même inexorable.

Oui, a dit Staline, *je suis rude pour ceux qui voudraient détruire le Parti de Lénine.*

Rude, il l'a été aussi pour ceux qui auraient voulu détruire l'Union Soviétique et qui, à son sens, la menaçaient.

Staline a encore déclaré :

Nous sommes pour la suppression de la peine de mort ; il y a longtemps que nous l'aurions supprimée, s'il n'y avait pas le monde extérieur, les autres, qui nous ont obligés à la maintenir pour préserver notre existence.

Et voici ce qu'il répondait dans une interview, en 1931 :

Quand les Bolcheviks sont arrivés au pouvoir, ils ont commencé à montrer de la mansuétude envers leurs ennemis. Les menchéviks continuèrent à exister légalement et à faire paraître leur journal. Les socialistes-révolutionnaires également. Même les cadets (constitutionnels-démocrates) avaient continué à publier leur journal. Quand le général Krasnov organisa sa marche contre-révolutionnaire sur Pétrograd et tomba entre nos mains, nous pouvions tout au moins le garder prisonnier, selon les règles de la guerre. Plus que cela, nous aurions dû le faire fusiller. Mais nous l'avons mis en liberté « sur parole ». Qu'est-il résulté de tout cela ? On n'a pas tardé à voir que cette douceur ne faisait que miner la solidité du pouvoir des Soviets : nous avons commis une faute en faisant preuve de mansuétude à l'égard des ennemis de la classe ouvrière. Si nous avons renouvelé cette faute par la suite, nous aurions commis un crime à l'égard de cette classe ouvrière. Cela devint aussitôt évident. Bien vite on a pu constater que plus nous nous montrions indulgents à l'égard de nos ennemis et plus forte était leur résistance. Au bout de peu de temps, les socialistes-révolutionnaires, Gotz et autres, et les menchéviks de droite organisèrent à Pétrograd l'émeute des élèves des Écoles militaires, ce qui eut pour résultat de faire périr beaucoup de nos marins révolutionnaires. Ce même Krasnov que nous avons remis en liberté « sur parole » organisa les Cosaques blancs. Il se joignit à Mamontov et mena pendant deux ans une lutte armée contre le pouvoir des Soviets... Il était facile de comprendre que nous nous trompions en nous montrant trop doux.

A plusieurs reprises, dans les témoignages que je viens de vous donner, vous avez pu entendre le mot *humour*. Voilà un élément du caractère de Staline que nous aurions tort de négliger. Certes, l'humour fait partie du caractère russe et les militants bolcheviks le cultivent avec dilection ; ils en font à la fois une arme redoutable dans la controverse et un élément singulièrement reposant dans les rapports familiaux.

André Marty aime à citer cet épisode caractéristique : « Il y a bon nombre d'années, Staline, en tournée d'inspection, arrive au siège d'une section du Parti bolchevik — section qui s'était signalée par son indolence et par un bureaucratisme exagéré chez ses dirigeants. Le secrétaire de la section accueille Staline avec empressement :

— *Ah ! camarade Staline, je suis bien heureux de ta visite, nous avons bien des points de doctrine à discuter ensemble et certainement bien des conseils aussi à te demander.*

— *Tu désires un conseil, camarade ?*

— *Très certainement, camarade Staline.*

— *Eh bien, va tout de suite chercher une scie.*

— *Une scie, camarade Staline ? Et pourquoi faire, cette scie ?*

— *Pour scier cette table, où tu restes à longueur de journée sur tes deux coudes. Après cela, tu seras libre d'aller un peu courir le pays pour voir ce que font les camarades.*

Il ne faut pas croire que les plans quinquennaux aient été accueillis par tous les Soviétiques et même par tous les Bolcheviques avec un égal enthousiasme. Beaucoup étaient alarmés par ces formidables innovations qui bousculaient le train-train de leur vie, soulevaient des problèmes immenses, exigeaient d'eux des décisions et une activité inaccoutumées. Après le démarrage du plan, Staline, se présentant devant le Congrès du Parti, s'exprima ainsi :

Vous rappelez-vous l'histoire de l'homme à la malle de cuir, de Tchekov ? Fût-ce au plus fort de la canicule, Belikov, le héros de ce conte, se promenait toujours avec des caoutchoucs aux pieds, un vêtement ouaté, un parapluie et traînant une malle de cuir remplie d'effets chauds.

— *Pourquoi donc avez-vous besoin de tout cet attirail en plein mois de juillet ? demandait-on à Belikov.*

— *On ne sait jamais, répondait celui-ci. Il peut arriver n'importe quoi ! Par exemple une gelée soudaine ! Que ferais-je dans ce cas ?*

— *Eh bien, dit Staline, beaucoup d'entre vous me rappellent l'homme à la malle de cuir. Qu'une blatte bouge quelque part, avant même qu'elle ait eu le temps de quitter son trou, les voilà qui font des bonds en arrière et se mettent à crier en annonçant une catastrophe, la chute du gouvernement soviétique, et des pluies de paperasses commencent à se déverser sur le Comité central.*

Au cours de la guerre, les entrevues que Staline eut avec quelques-uns des grands chefs alliés n'allèrent pas toutes seules, et, plus d'une fois, des conflits aigus éclatèrent au cours des négociations, faisant soupçonner à Staline que les Alliés, ou certains Alliés, ne mettaient pas un grand empressement à accélérer les préparatifs du deuxième front et n'étaient pas fâchés de voir les Allemands et les Soviétiques s'épuiser mutuellement dans une lutte cruelle, sanglante, interminable. C'est alors qu'un soir, au Kremlin, à la suite d'un dîner, il convia un de ces chefs de gouvernement étranger qui lui faisait visite à assister à la projection d'un film. Et il fit passer sur l'écran un film tourné en U.R.S.S., en 1939, après Munich, où l'on voyait l'invasion du territoire soviétique par une armée coalisée anglo-franco-hitlérienne — laquelle finissait d'ailleurs par être écrasés par l'effort conjoint et gigantesque de l'Armée Rouge, de l'arrière et des Partisans — anticipation prodigieuse, du point de vue purement militaire, de ce qui se passait au moment même.

Ce trait d'humour un peu rude fut, dit-on, compris de l'interlocuteur.

Un autre aspect de son caractère, vu par un Anglais : Staline, ayant pressé de questions Churchill au sujet du deuxième front qui se faisait attendre et ayant écouté attentivement les explications du vieil homme d'État britannique, se borna à répondre : « Plus de récriminations. Continuons ! »

L'homme lui-même, comment nous apparaît-il ? Il est de taille très moyenne, trapu, et aussi solidement assis sur ses jambes au physique qu'au moral. Une des choses qui frappe d'abord, c'est une espèce de plissement continu des traits, comme s'il était perpétuellement incommodé par un soleil trop vif, rictus qui a un peu l'apparence d'un sourire.

Barbusse, qui l'a beaucoup vu, écrit très justement : « Quelque chose dans son masque assez rude d'ouvrier lui donne un air ironique ; quelque chose dans le regard et les traits fait qu'on croit le voir sourire continuellement. Ou mieux on dirait toujours qu'il est sur le point de rire. Ce sont plutôt les yeux qui clignent toujours. Il y a là-dedans, à la fois le plissement de la face du lion et la finesse maligne du paysan. De vrai, il a tout bonnement le rire et le sourire extrêmement faciles. Lui qui peut, s'il le faut, vous parler pendant trois heures d'une question sans en laisser une facette dans l'ombre, il parle peu. Il rit et même aux éclats beaucoup plus volontiers qu'il ne parle. »

Enfant, il était petit, mince, d'aspect hardi et même un peu effronté, la face crânement levée. Plus tard (c'est Barbusse qui parle ici) quand l'âge l'eut allongé, il apparaissait assez frêle, l'air délicat, une tête d'intellectuel, très fine, à la chevelure drue, abondante, noire comme de l'encre. La minceur de la jeunesse accentuait l'ovale géorgien de son visage et l'œil un peu languissant de la race. Mélange assez curieux d'intellectuel et d'ouvrier.

Pas très grand, peu large d'épaules, (il a bien changé depuis) longue face, barbe fine, paupières un peu lourdes, nez fin et droit, casquette plate, hardiment posée de côté sur sa tignasse noire. A ce moment-là ses camarades de Tiflis et de Bakou l'appelaient *un bon copain*.

En 1902, un révolutionnaire de l'époque le décrit comme un jeune homme très brun, très mince, avec son foulard rouge à carreaux, une barbe noire de rapin romantique, des cheveux tout noirs qui semblaient rejetés en arrière par le vent, des petites moustaches, un visage long, une hardiesse gaie.

Ludwig remarque ses mains fines, qui m'ont aussi beaucoup frappé.

Le début du siècle, c'est le moment où il est atteint de tuberculose, que devait seul guérir le climat terrible de la Sibérie arctique — ce climat inexorable qui tue les uns et transforme les autres en acier.

On a retrouvé une fiche de police qui donne du jeune Djougachvili le signalement suivant : *Corpulence moyenne. Voix basse. Une tache de rousseur à l'oreille gauche. Forme de tête ordinaire. Donne l'impression d'un homme ordinaire.*

Comme vous le voyez, rien n'avait échappé à ce subtil policier. *Tache de rousseur à l'oreille gauche, homme ordinaire.*

Toutefois, un autre, plus perspicace — il .est vrai que c'était dix ans plus tard, en 1913 — le désigne dans un rapport sous le nom du terrible *Vissarionovitch*.

Terrible, il l'était en effet devenu, pour la police. Il n'est que de parcourir la fiche où se trouvent inscrites ses arrestations et ses évasions.

Au Séminaire de Tiflis, deux fois jeté en cellule avant d'être expulsé de l'établissement.

Troisième arrestation à Batoum, le 5 avril 1902 ; un an à la prison de Koutaï, Puis exilé dans un village sibérien de la province de l'Irkoutsk, en fin novembre 1903 ; il a 24 ans. Il s'évade le 4 janvier 1904, en plein hiver, met six semaines pour regagner à pied Batoum au plus fort de l'effroyable saison,

Quatrième arrestation, le 25 mars 1908, à Bakou, fait huit mois de prison, condamné à trois ans de Sibérie, subit la bastonnade le dimanche de Pâques 1908, s'évade en juin 1909, gagne Saint-Pétersbourg, puis revient à Batoum, où il reprend immédiatement, comme la fois précédente, son travail d'agitateur.

Cinquième arrestation, le 23 mars 1910, à Bakou. Six mois de prison, puis nouvel exil en Sibérie ; troisième évasion été 1911 ; il revient à Saint-Pétersbourg où il reprend le travail clandestin.

Sixième arrestation, en 1911, envoyé à la prison de Vologda, d'où il s'évade, quatrième évasion, 29 février 1912, il revient à Saint-Pétersbourg, reprend le travail.

Est arrêté pour la septième fois le 29 avril 1912, expédié directement en Sibérie, s'évade pour la cinquième fois le 1^{er} septembre de la même année, retourne pour la quatrième fois à Saint-Pétersbourg.

Il y est « piqué » pour *la huitième fois*, le 23 février 1913, en même temps que Sverdlov ; mais cette fois le « terrible Vissarionovitch » est expédié pour quatre ans dans une région désertique de la Sibérie. Craignant que cela ne suffise pas, les autorités policières, au début de 1914, le transfèrent plus au nord, à 20 kilomètres du cercle polaire, dans un village de quinze huttes de paysans, où l'on ne comptait que trois mois sans neige dans l'année,

Il dut s'installer comme un Robinson, nous dit Choumiatski, *dans la toundra glacée*. Il se fabriqua des instruments de pêche et de chasse, depuis le filet et le collet jusqu'au harpon et la hache à casser la glace. Toute la journée, il péchait et chassait, coupait du bois pour se chauffer, faisait sa cuisine. Toute la journée... et pourtant, sur la table grossière de l'isba, sous l'œil inquisiteur et stupide du garde spécial chargé de veiller sur la fixité du proscrit, s'entassaient des pages et des pages écrites traitant de tous les grands problèmes.

Lénine tenta vainement d'organiser son évasion et celle de Sverdlov ; mais pour un homme comme Staline, aucune expérience ne devait être vaine. Lui-même, dans un discours prononcé devant les élèves de l'Académie de l'Armée Rouge, le 4 mai 1937, a raconté une de ces expériences :

« On était au printemps, en pleine crue des eaux sibériennes. Une trentaine d'hommes étaient allés au fleuve pour repêcher le bois emporté par l'immense inondation. Au soir ils rentrèrent au village, mais un de leurs camarades manquait. *A ma question : Où est le trentième ? ils répondirent l'air indifférent : « Il est resté là-bas. — Comment ça, là-bas ? — A quoi ça sert-il de questionner ? c'est clair qu'il s'est noyé. »*

Et l'un d'eux se dépêcha de partir en déclarant qu'il fallait donner à boire à la jument.

— *Je leur reprochai d'avoir plus de pitié des bêtes que des hommes. Alors l'un d'eux dit, approuvé par tous les autres : « Pas besoin d'avoir pitié des hommes. Des hommes nous pouvons toujours en faire, tandis qu'une jument, essaye donc d'en faire une, toi ! »*

Cette histoire frappa très vivement Staline. Elle lui montrait de quel degré d'inhumanité il fallait que la révolution tirât l'homme dégradé par la misère et la nécessité.

Tous les observateurs tombent d'accord sur l'activité infatigable dont peut témoigner Staline.

Pendant la guerre civile, il était celui que le Comité Central jetait d'un front à l'autre, aux endroits les plus périlleux, partout où l'Armée Rouge lâchait pied. Ses nuits, ses journées étaient consacrées aux réunions des comités, aux rendez-vous, aux voyages, aux meetings. Aujourd'hui encore, il reste un travailleur des plus systématiques.

Son bureau au Kremlin est un modèle d'ordre et de simplicité. Une vaste pièce sobrement meublée, à l'un des bouts une grande table-bureau où il est assis, travaillant, en fumant sa pipe, pendant d'interminables heures, chaque jour et jusque tard dans la nuit. Sur un côté de cette pièce se trouve une longue table avec seize sièges, à l'usage du bureau politique. Aux murs, de grands portraits de Marx et de Lénine. Il n'est jamais agité. Il ne paraît jamais surmené. Son calme égale son infatigable activité. Il ne semble jamais, quand il a accepté de vous recevoir, se rappeler que son secrétaire a fixé la durée de l'entrevue et, lorsque la conversation l'intéresse, il ne tient pas compte du temps. Il n'a jamais eu qu'un seul secrétaire.

Combien de fois, pendant les tragiques saisons de la guerre, ai-je vu, de ma fenêtre de l'Hôtel National, à Moscou — quand l'insomnie me tenait éveillé — ai-je vu déboucher à vive allure, de la Place Rouge, dans le silence et le désert de la nuit, une puissante voiture, remarquable à ses feux de couleurs particulières et à son klaxon unique ? C'était Staline dont la journée et la nuit de travail étaient terminées et qui allait prendre quelques heures de repos dans sa maison des champs.

L'ambassadeur américain Averil Harriman a dit : *Je ne connais aucun homme capable de travailler aussi rapidement ni avec plus d'intensité.*

Rien ne donnera mieux l'idée de cette volonté de travail et de perfectionnement continu, en même temps que de modestie intellectuelle, que le fait suivant, assez peu connu : en 1932, Staline — qui avait pourtant derrière lui l'immense expérience militaire de la guerre civile et des victoires remportées à la fois sur les Blancs et sur les armées étrangères d'intervention — Staline est allé à l'Académie Militaire, comme un simple étudiant, suivre les cours de celui que tous s'accordent à reconnaître comme un des maîtres de la stratégie moderne, le *général* Chapochnikov, et il a étudié sous sa direction les principes de la guerre moderne.

Est-il étonnant, après cela, que l'on voie Staline exiger, en pleine guerre, des généraux qui, quelquefois, ont commandé en chef devant l'ennemi, qu'ils aillent, à tour de rôle, suivre des cours de perfectionnement militaire, dans les Écoles de Guerre ? Cours souvent faits, à des généraux d'armées, par de simples colonels et de simples majors. Et l'on pouvait voir, à l'entrée du maître dans la salle de cours, les élèves à deux, trois et quatre étoiles se lever et demeurer au garde-à-vous jusqu'à ce que le professeur eût *gagné* sa chaire, et leur eût fait signe de se rasseoir.

Il se peut que je me trompe, mais je ne connais point d'autre pays où de pareilles choses se passent.

Son logement au Kremlin ? Trois chambres et une salle à manger. Il y a dix ans encore, on apportait le repas d'un restaurant, où il était préparé par une femme de service, et le fils aîné dormait, la nuit, dans la salle à manger, sur un divan transformé en lit,

Il avait quarante ans quand il reçut pour la première fois ce petit logement, au Kremlin, en 1919. Jusque-là, il n'avait jamais eu de foyer à lui.

Vous chercheriez vainement dans la presse soviétique des potins sur sa vie conjugale, sur sa femme, sur ses enfants. L'historien ne sait là-dessus que peu de choses. Ce peu de choses, nous devons en parler avec la même discrétion respectueuse que le font les Russes.

Nous savons qu'il s'est marié pour la première fois à l'âge de dix-neuf ans, avec Catherine Svanidzé, une jeune Géorgienne, elle aussi militante, qui devait mourir de tuberculose alors que Staline était en exil.

Ils eurent un fils, Yacha.

Le deuxième mariage de Staline a été, disent ceux qui l'ont bien connu, la grande joie et le grand amour de sa vie. Elle avait vingt-deux ans de moins que lui, et depuis qu'elle l'avait rencontré chez ses parents, au Caucase, pendant ces dures années de vie illégale qui précédèrent la Révolution, il était devenu son héros. Elle lui a donné deux enfants. J'ai rencontré beaucoup de jeunes femmes russes qui avaient été au lycée avec sa fille, Svetlana. Elles m'ont dit que jamais on n'avait fait la moindre distinction entre la fille de Staline et ses camarades.

Quant aux deux fils de Staline, celui du premier et celui du second lit, ils ont été l'un et l'autre des combattants héroïques.

Yacha a eu le malheur de tomber entre les mains des Allemands qui essayèrent vainement d'exploiter cette prise. Quant à Vassili, jeune aviateur, aujourd'hui âgé de vingt-trois ans, j'ai entendu cent fois dire en Union Soviétique : *S'il n'était pas le fils de Staline, il y a longtemps qu'il serait général.*

* * *

Je n'ai pas l'intention de vous parler de la vie publique de Staline ; aussi bien est-ce celle sur laquelle on est le plus et le mieux renseigné. L'étudiant, l'agitateur révolutionnaire, le dirigeant politique, le chef d'État, le grand capitaine. Chacun de ces points ferait l'objet d'une étude particulière. Je veux cependant vous en signaler quelques-uns qui sont spécialement frappants.

Tout le monde sait que Staline est né dans une très misérable chaumière d'un petit village de Géorgie, d'un père demi-paysan, demi-savetier. Ses parents vivaient dans un dénuement extrême.

Il y a une quinzaine d'années, le journaliste américain Knicker-bocker a eu la curiosité de se mettre en quête de la mère de Staline. Ce fut dans le palais de l'ancien vice-roi de Géorgie que l'entrevue eut lieu, dans l'une des deux pièces très simples quoique agréables où elle se tient habituellement.

« La mère de « l'homme d'acier » de la Russie paraissait très petite lorsqu'elle arriva en traversant les immenses portes doubles qui conduisent à sa chambre à coucher. Les cheveux gris, frêle, vêtue du costume de laine grise des paysannes géorgiennes, elle nous regarda gaiement à travers ses lunettes à monture d'argent. Elle écouta un moment tandis que je lui expliquais ce que je désirais et son sourire s'épanouit au nom « de Staline. Elle dit à mon interprète : Je regrette de parler si peu le russe.

Avec une politesse pleine de simplicité, elle nous fit asseoir auprès d'une grande table recouverte d'un tapis rouge usé. Elle commença de façon caractéristique par ces mots :

Soso fut toujours un bon garçon.

— Excusez-moi ; qui est Soso ?

— Soso ? mais c'est mon fils Joseph. Soso est notre petit nom d'amitié géorgien pour Joseph. Oui, il a toujours été gentil. Je n'ai jamais eu à le punir. Il étudiait beaucoup. Il était toujours en train de lire ou de bavarder et d'essayer d'apprendre sur tous les sujets. Il alla en classe quand il eut huit ans, à Gori. Il aura 51 ans huit jours avant la Noël de l'ancien calendrier. Je ne sais pas quelle date cela fait avec la nouvelle manière de compter. Je n'ai jamais pu l'apprendre. Je sais seulement que j'avais alors vingt ans et que Soso était mon quatrième fils.

Mais tous les autres sont morts avant sa naissance et Soso resta mon seul fils. Naturellement, je l'ai adoré par-dessus tout.

— Et maintenant vous êtes très fière de lui. Mais, aviez-vous jamais rêvé qu'il deviendrait ce qu'il est aujourd'hui ?

Elle sourit un peu timidement, se tourna vers son amie, une voisine, sourit de nouveau, et dit :

— Non, bien entendu. Vous devez savoir que nous avons formé des projets tout à fait différents pour Soso. Si son père, Vissarion, avait vécu, il aurait fait de Soso un cordonnier. Mon mari était cordonnier tout comme son père et son grand-père, et aussi loin que nous puissions nous rappeler, tous ses ancêtres l'ont été. Des paysans-cordonniers. Et le père disait qu'il voulait faire de lui un très bon cordonnier.

Mais moi, déclara-t-elle avec plus de fermeté, j'avais rêvé qu'un jour Soso finirait ses études et se ferait prêtre. J'ai soixante et onze ans, mais je paraîtrais beaucoup moins si je n'avais pas vécu ces années-là. Le plus terrible, c'est que je ne savais jamais où il était. Toujours en prison, en exil, en Sibérie et même, à la fin, dans la région arctique.

Le seul rappel de cette époque douloureuse fait frissonner sa mère. Il a été très difficile pour elle de se rendre compte exactement de l'importance du changement survenu dans la situation de son fils.

— J'ai visité le Kremlin autrefois, dit-elle, la seule fois où je suis allée à Moscou, chez mon fils. Je ne m'y plaisais pas. Le voyage est trop long et cela ne ressemble pas à la Géorgie. Regardez, s'écria-t-elle en se dirigeant précipitamment vers la table d'angle où étaient empilés des journaux et des revues. Elle montra le tas de publications dont chacune contenait un article, un discours ou un portrait de Staline. Regardez comme il travaille. Il a fait tout cela. Lénine disait qu'il était pareil à l'acier. C'est un nom qui lui va bien. Mais il travaille trop !.. »

KOBA, SOSO, DAVID, NIJEEADZE, TCHĪJKOV, IVANOVITCH, et, pour finir, STALINE, voilà les noms de clandestinité, successifs ou simultanés, que Joseph Vissarionovitch dut adopter dans la longue période de vie illégale qu'il a menée, depuis le jour où, en 1898, à l'âge de dix-neuf ans, il fut exclu du séminaire de Tiflis avec cette annotation infamante : *Présente un manque de certitude politique.*

Ayant jeté le froc aux orties, il alla, sans se retourner, droit aux ouvriers. Et il y est resté.

L'énumération des prisons, des bagnes et des évasions que j'ai faite tout à l'heure indique assez quelle a pu être l'activité du jeune Koba, pendant toutes ces années-là. Mais, ce qu'il y a de remarquable, à côté de ce rôle d'agitateur infatigable et courageux, ce sont deux autres traits de caractère qui, dès ce moment-là, se marquent avec force : d'une part, le pouvoir organisateur, d'autre part, la rectitude de jugement politique.

C'est en 1898 qu'il tombe pour la première fois sur un article d'un certain Toulina. Immédiatement il s'écrie : « Il faut que je le rencontre à tout prix ! »

Dans ce Toulina, Staline avait reconnu le Maître, l'homme de génie. Ce Toulina n'était autre qu'un certain Vladimir Ilitch Oulianov, autrement dit Lénine.

Dès 1903 la correspondance entre eux est engagée. Enfin en 1905, son rêve se réalise ; il rencontre Lénine.

Il a décrit lui-même la scène : *Je m'attendais à voir l'aigle de notre Parti, un grand homme, grand non seulement au point de vue politique, mais aussi grand physiquement, car dans mon imagination Lénine se présentait comme un géant superbe et imposant. Quelle ne fut pas ma déception d'apprendre que Lénine était arrivé à la réunion avant les délégués, qu'il s'était assis n'importe où, dans un coin, et qu'il conversait sans aucune prétention — et une conversation des plus ordinaires — avec quelques-uns des délégués les plus ordinaires de la réunion. Quelle ne fut pas aussi ma déception, en trouvant devant moi un homme d'une taille au-dessous de la moyenne, que rien ne distinguait des simples mortels. Il était admis qu'un grand homme doit arriver en retard aux réunions, afin que l'Assemblée attende son arrivée avec angoisse. L'apparition d'un grand homme est toujours précédée de : Chut, silence, le voici ! La conduite de Lénine était contraire à toutes les règles admises.*

Staline ajoute : *Cette simplicité, cette modestie de Lénine qui m'apparaissait en même temps que lui-même, son souci de ne pas souligner sa supériorité, étaient un des côtés les plus forts de Lénine, nouveau chef des nouvelles masses, des grandes masses simples et profondes de l'humanité.*

Cette leçon n'a pas été perdue, et Staline s'est toujours inspiré de la conduite de Lénine.

Il devait rencontrer de nouveau son maître à l'étranger en 1907, 1908, 1912, où ils firent ensemble, à Vienne, de mémorables parties d'échecs. Pendant toutes ces années-là, Staline eut à se battre au sein des organisations ouvrières du Caucase, simultanément contre les opportunistes de droite et les gauchistes. Je n'entrerai pas dans le détail de ces luttes — détail passionnant au point de vue intellectuel et philosophique.

C'est vers ce moment-là que, dans une lettre à Gorki, Lénine écrit : *Nous avons ici un merveilleux Géorgien.* C'est Lénine encore qui plus tard l'appelait en riant : *Notre Casse-Noix*, ce qu'il commentait en disant : *Si le bureau politique se trouve devant un problème exigeant beaucoup de discernement, Staline doit en être chargé.*

Le nom de Gorki me remet en mémoire un fait curieux. Quand il était encore au séminaire de Tiflis, Soso, qui fréquentait beaucoup les ouvriers et en particulier les cheminots, fit, à la gare de Tiflis, la connaissance d'un manœuvre, chargé de la bascule à peser les bagages, un certain Alexis Pechkov, qui devait lui aussi prendre un nom dans la clandestinité et l'illustrer, le nom de Maxime Gorki. Et dans le même temps, Soso faisait la rencontre, aux ateliers de la gare, d'un tourneur plus âgé que lui, et qui devait devenir son ami à jamais, un certain Michel Kalinine. C'était un moment où l'on conspirait partout dans l'Empire tsariste ; un moment où le peuple russe portait en lui la révolution à l'état latent.

La Révolution de février 17 fit s'évanouir, dans la Taïga sibérienne, les gardiens des déportés politiques ; ceux-ci prirent le chemin de la Russie — et l'on vit converger vers la capitale, de tous les points de la Sibérie, de toutes

les prisons — ah, comme tout cela éveille des résonances récentes en nous tous ! — on vit converger vers Pétrograd de longues files de prisonniers politiques libérés.

Staline arriva à Pétrograd le 25 mars 1917 et fut immédiatement chargé de la *Pravda*. Ce qui suit appartient à l'histoire.

A partir de ce moment, le danger n'allait plus cesser de croître. Beaucoup de politiciens inexpérimentés croyaient que le plus gros était fait. Tout ne faisait que commencer.

N'est-ce pas Jaurès qui a écrit : *La nation qui, la première, fera le socialisme, verra toutes les forces déchaînées de la réaction se précipiter sur elle en même temps. Elle sera perdue si elle n'est pas prête à saisir l'épée, à répondre aux balles par les balles, pour laisser à la classe ouvrière des autres pays le temps de s'organiser et de s'insurger à son tour.*

Dans ces phrases prophétiques, il y a pourtant un point que Jaurès n'avait pas prévu, c'est la longueur que ce *temps* devait durer. Ce *temps* dure depuis vingt-neuf années. Et au cours de ces vingt-neuf années, le monde a vu quatre guerres ; deux ont dévasté le sol de la Russie même, et une, embrasé le monde entier.

Ces deux guerres, Staline a eu à les diriger, la première en grande partie, la seconde tout entière. La première lui a valu de la main de Lénine, en 1919, la citation suivante :

A un moment de danger terrible, Joseph Staline, par son énergie, a sauvé, aux environs de Krasnaïa, l'Armée Rouge fléchissante.

Quelle citation Lénine vivant n'eût-il pas accordé à Staline, en 1945.

Si nous ajoutons que, pendant les dix-sept années qui ont séparé la mort de Lénine de l'agression hitlérienne, Staline a mené à bien la transformation de l'agriculture médiévale de la Russie en une grande agriculture collective moderne et scientifique, l'industrialisation de la sixième partie de la planète, la réconciliation, autour du peuple russe, de centaines de nationalités et de peuplades jusque là colonisées, exploitées et hostiles, qu'il est l'auteur de la Constitution de 1936, une des plus sages et des plus équilibrées qui soient au monde ; qu'il a fait régner, sur cette sixième partie de la planète dont j'ai parlé, la paix intérieure, l'ordre et toute la prospérité que les circonstances permettaient ; et si l'on ajoute enfin qu'un an et demi après la fin des hostilités et la victoire sur l'Allemagne la reconversion de l'effort de guerre en effort de paix est en train de s'achever en U.R.S.S., que l'abondance est en train d'y renaître et d'y naître, que ce pays est un des seuls qui ne connaissent point chômage, angoisses et problèmes sociaux ; qu'il a créé un pays où, comme il l'a dit, vivre est devenu meilleur, où vivre est devenu plus joyeux ; un pays où le travail, comme il l'a dit, est devenu affaire de dignité, d'héroïsme et de gloire » ; si l'on songe à tout cela, on se prend à rêver à la stature que l'histoire et la postérité conféreront à l'homme dont il est question ici.

Et comme la politique extérieure de Staline est aujourd'hui si furieusement attaquée, je veux citer encore deux faits qui la dépeignent.

Au cours du réveillon de Noël 1943 (il est permis de le révéler aujourd'hui), Staline réunit au Kremlin, pour un entretien familial, les membres du Comité polonais de Libération nationale. Cordiale et sans contrainte, la conversation se prolongea pendant toute la nuit.

Les Polonais développèrent d'abord leurs points de vue, qui n'étaient pas toujours concordants. Puis Staline prit la parole. Son exposé dura deux heures. Un des membres du Comité — un savant d'audience mondiale — me disait par la suite : *Ce fut une des plus belles et grandes choses auxquelles il m'ait été donné d'assister.*

Quel fut le thème de Staline ?

« Au cours de leur histoire, Russes et Polonais ont accumulé réciproquement les uns vis-à-vis des autres des torts considérables. Ils ont à faire valoir, les uns contre les autres, une somme impressionnante de griefs, à première vue insurmontables. Nous, Soviétiques, sommes résolus à faire que nous trouvions le moyen de vivre les uns à côté des autres en paix, en confiance, en amitié. Nous sommes convaincus que la chose est possible. Je vous ai réunis pour examiner ensemble, en pleine bonne foi et clarté, les données du problème, ses difficultés, ses solutions. »

Un pareil souffle de bon sens et de dignité devait purifier l'atmosphère. En fait, pour ce qui est de l'Est de l'Oder, il y est parvenu. Entre Polonais de Pologne et Soviétiques, l'horizon s'est éclairci. L'U.R.S.S. a aidé la Pologne à récupérer sur la Prusse les provinces dont celles-ci l'avaient dépouillée, au cours de guerres de rapine. La Pologne est rentrée en possession des vieilles terres polonaises — la Prusse Orientale, la Poméranie

centrale et orientale, le Brandebourg oriental, la Silésie orientale, bref tous les antiques pays slaves situés à l'est de l'Oder et de la Neisse. Toutes les causes réelles de discorde ont, en fait, disparu.

Par ailleurs, il y a six mois, je rencontrai dans un article du *Monde*, à la date du 5 juin 1946, les phrases suivantes d'un correspondant de ce journal en Bulgarie :

« Je sais par l'un des ministres bulgares qui se rendirent à Moscou que Staline leur tint à peu près ce langage : *Nous ne vous demandons rien, à vous, Bulgares, absolument rien, si ce n'est que votre pays ne redevienne jamais un champ d'intrigues et un tremplin d'agression contre nous.* »

Est-il nécessaire d'ajouter que cette seule exigence suffit à enrager tant de personnes dans le monde aujourd'hui ?

Et maintenant, je désire clore sur un mot qui a été prononcé, et prononcé dans des circonstances solennelles et ne pourra jamais être rattrapé — un mot que son auteur, lorsqu'il est seul en face de sa conscience, certainement, ne peut renier ni désavouer, et ne pourra, en face de l'histoire, ni désavouer, ni renier — le mot employé par Churchill dans son toast final à la conférence de Téhéran :

« A STALINE LE GRAND ».

JEAN-RICHARD BLOCH.